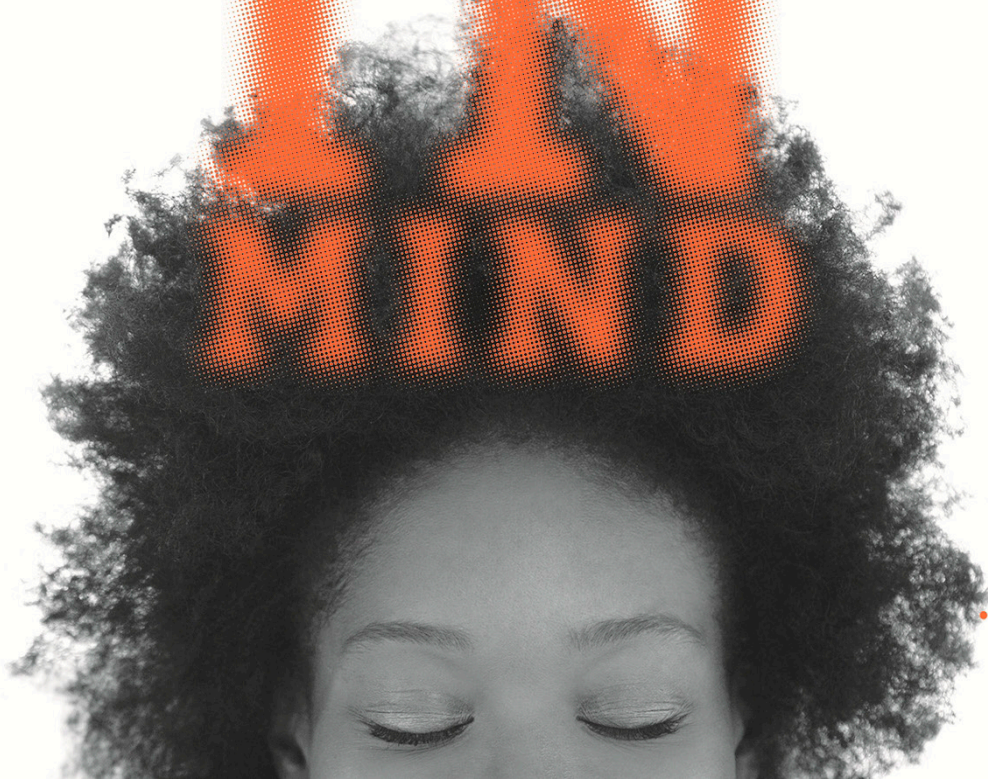


J A I M E R E E D

KEEP  
ME  
W  
W





Keep me in mind



Jaime Reed

# Keep me in mind

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Frédérique Fraisse

La Martinière **j.**  
FICTION

Photographie de couverture : © David Lees/Getty Images

Édition originale publiée en 2016  
par Point, une marque de Scholastic Inc,  
557 Broadway, New York, USA.  
© 2016, Jaime Reed  
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :  
© 2017, Éditions de La Martinière Jeunesse,  
une marque de La Martinière Groupe, Paris.  
ISBN : 978-2-7324-8298-9

[www.lamartinierejeunesse.fr](http://www.lamartinierejeunesse.fr)  
[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
Sur les publications destinées à la jeunesse.

À ma famille et mes amis  
et à Lui qui me connaît mieux que  
je ne me connaîtrai jamais.  
Merci.





# Chapitre 1

## Liam

SANS TITRE | Page...

À cette heure-là, la plage était déserte à l'exception des pêcheurs qui s'affairaient sur les jetées jumelles. Le soleil était caché derrière les montagnes à l'est et un ciel pourpre planait sur les toits au-delà des dunes. À l'ouest, il y avait l'obscurité, des vagues déferlantes et une demi-lune. Mais aucune vue n'était comparable à celle qui courait à mes côtés. Elle était un événement céleste vivant, l'étoile la plus proche et la plus accessible pour moi.

L'étoile en question n'était autre qu'Ellia Renée Dawson. Une fille si belle, si fantastique que ça frisait le ridicule. Certaines célébrités sont tellement emblématiques qu'un nom suffit à les reconnaître : Beyoncé, Madonna, Bono. Ellia avait atteint un tel degré d'excellence qu'un simple pronom permettait de l'identifier : elle. À ce jour, des légendes sur son règne résonnaient dans les couloirs de León High School et inspiraient grand nombre de copieuses mais Ellia était une force sans égale. D'ailleurs, beaucoup se demandaient ce qu'elle trouvait à un rat de bibliothèque dégingandé comme moi.

Cette question m'avait traversé l'esprit des centaines de fois et là, elle refaisait surface alors que je regardais par-dessus mon épaule.

Elle bataillait pour aller aussi vite que moi. Sa peau brun foncé luisait et une épaisse touffe de boucles noires dansait au sommet de sa tête. Elle portait un legging et un sweat à manches courtes avec une épaule dénudée. On pouvait y lire PANTOUFLARDE À PLEIN TEMPS, ce qui résumait sa vision du sport.

Même si elle exploitait les divers miracles du Lycra, la pauvre n'aurait jamais gagné le cent mètres. Sa très mauvaise position, ses grands mouvements de bras et son refus de contrôler sa respiration transformaient notre séance de fitness quotidienne en spectacle comique. Sa réputation de déesse accomplie en prenait alors un coup. À la fin de la journée, elle n'était qu'une nana. Ma nana. Et elle m'aimait assez pour sortir en douce de chez elle et me tenir compagnie.

Sa participation me rallongeait d'une heure et ne m'aidait absolument pas à améliorer mon temps mais je m'en fichais. C'était un petit prix à payer pour quelques minutes de plus en solo avec elle, avant que le lever du soleil ne nous oblige à nous séparer.

— J'y arriverai pas ! Va-t'en ! Sauve ta peau ! haleta Ellia, les mains sur la poitrine, avant de s'effondrer sur le sable et de faire semblant de mourir.

— Je ne partirai pas sans toi ! répliquai-je de ma plus belle voix hollywoodienne. On s'en sortira ensemble !

— C'est pas le moment de jouer les héros ! Il te reste tellement de choses à vivre. C'est trop tard pour moi. Mais toi, t'as encore une chance d'y arriver.

Elle bascula sur le dos et commença à se tortiller.

Mort de rire, je trottinai jusqu'à elle et toisai sa silhouette allongée, tandis qu'elle dessinait un ange dans le sable.

— T'es vraiment pas douée pour la comédie, tu sais ? À ta place, je ne plaquerais pas tout pour le cinéma.

Elle s'immobilisa et fixa les étoiles encore visibles dans le ciel de l'aurore.

— Liam, je ne comprends pas comment tu peux faire ça pendant l'école et en dehors de l'école sans demander une prime de combat. C'est mauvais pour tes articulations de courir tout le temps. J'entends mes os qui pleurent. Et ce trip des coureurs dont tu me parles tout le temps n'est qu'un mythe !

— Ce n'est pas un mythe ! Il faut que tu persévères. Courir, c'est bon pour la santé. Ça te donne de l'endurance et ton sang circule mieux.

— Sur ta planète, peut-être, mais ici, sur le plancher des vaches, le commun des mortels a besoin d'une bonne raison pour se tuer à la tâche. Soit tu fuis quelque chose, soit tu te précipites vers quelque chose. Dans les deux cas, il faut que ça vaille le coup de souffrir.

— Vite ! Que quelqu'un imprime cette phrase sur un tee-shirt ! m'exclamai-je. Il ira à merveille dans la collection automne-hiver d'« Impertinence par Ellia Dawson ».

— Eh ! Mais c'est un super nom pour une ligne de vêtements. Ellia tapota le sable à côté d'elle.

— Une petite pause ? me proposa-t-elle.

— Une pause ?

Je plongeai la main dans ma poche et vérifiai l'appli running sur mon portable.

— On est partis il y a à peine cinq minutes !

— Faut que je m'étire encore, m'annonça-t-elle en faisant la moue. Je crois que je me suis froissé quelque chose.

Ce n'était pas un muscle qu'elle allait froisser ! Puis elle me regarda avec ses gros yeux ronds qui me faisaient penser à un personnage de Pixar. Dire non à Ellia était quasiment impossible.

Je m'agenouillai devant elle et saisis une de ses jambes entre mes mains.

— Oh ! Mon pauvre petit chaton... Tu as mal où ?  
J'appuyai légèrement sur sa cheville fine.

— Ici ?

*Elle me sourit puis mordilla sa lèvre inférieure.*

— Non.

*Mes doigts encerclèrent son mollet doux comme une pêche.*

— Et là ?

— Tu te rapproches.

*Je décidai de porter le coup de grâce et lui chatouillai ce point sensible à l'arrière du genou.*

*Elle poussa un cri perçant et se tortilla pour m'échapper mais elle n'alla pas loin.*

— Arrête ! Arrête ! Je suis désolée !

— Ça suffit ?

— Oui, oui ! gloussa-t-elle. Arrête !

— Très bien.

*Je la lâchai et m'allongeai contre elle dans le sable.*

*Elle riait encore quand je l'embrassai. Ses lèvres douces et charnues avaient un petit goût de dentifrice et de gloss à la cerise. Elle me passa la main dans les cheveux et m'embrassa avec ferveur. Soudain, nous ressentîmes cette urgence extrême de nous rapprocher au maximum, quitte à en mourir à force d'essayer.*

*Quand je m'aperçus qu'il me faudrait bientôt respirer, j'éloignai mes lèvres des siennes. Étourdis, nous restâmes un moment en équilibre, front contre front.*

— On devrait finir notre jogging, déclarai-je. Le soleil va pas tarder à se lever et les gens vont arriver.

— Non, non. Pas envie.

*Elle secoua la tête et nos nez se touchèrent.*

— Je devrais être chez moi, bien au chaud dans mon lit en train de dormir, continua-t-elle. Mais noon... Je suis dehors avant ce fichu lever du soleil. Je suis toute décoiffée et toi, tu me tortures.

*Ses lèvres effleurèrent ma joue et ma mâchoire.*

— Ce que je ne ferais pas pour vous, messire...

Je baissai la tête et plantai un baiser sur son épaule nue.

— Je vous remercie pour votre sacrifice, jeune damoiselle.

— Normal. (Elle roula sur le côté pour mieux me voir.) Mon père me tuera s'il découvre que j'ai fait le mur.

— C'est moi qu'il tuera, corrigeai-je.

— Il trucidera le premier qui lui tombera sous la main.

Elle haussa les épaules mais le plissement de son front et le claquement de sa langue m'indiquèrent qu'elle était contrariée.

— C'est pas juste d'avoir à se cacher comme si... comme si on était des hors-la-loi, bougonna-t-elle. C'était sympa au début. Ça nous donnait des airs de Roméo et Juliette, de Bonnie and Clyde... Là, j'en ai marre. Je t'aime, tu m'aimes... je veux un plein-temps.

Je comprenais sa frustration. Son père était un vrai casse-bonbons et chacune de mes visites chez elle était supervisée ou carrément écourtée si j'osais embrasser Ellia sur la joue. Les seuls bons moments avaient lieu au téléphone ou en ligne. Même à l'école, on se voyait brièvement à cause des cours, des profs, des leçons et tout ça. L'intimité était une marchandise rare et chère que nous étions obligés de voler pour ne pas déperir.

— Pourquoi ton père me déteste-t-il à ce point ? lui demandai-je après un long silence. Parce que je suis blanc ?

— Traite-le de raciste, aussi ! ricana-t-elle. Tu es un garçon. Mignon qui plus est. Et je suis sa seule fille. Ça lui suffit. Rien de personnel.

— Eh bien, ça m'affecte personnellement, répliquai-je. J'ai hâte d'être à la fac. On fera enfin ce qu'on veut.

Elle me regarda longuement avant de me caresser la joue.

— Eh ! Eh ! Arrête de ruminer...

J'appuyai la joue dans sa paume chaude.

— Je ne rumine pas !

— Si, tu rumines. Tu fais ce truc avec la lèvre et t'as une ride entre les sourcils. Oh ! Je sens un nouveau poème dans les tuyaux !

Elle se cacha les yeux avec l'avant-bras comme si elle souffrait d'une angoisse existentielle.

— La vie est tellement lugubre et monotone / Mes vieux me harcèlent, geignent et ronchonnent / Seul le sport me paiera les études universitaires / Mon rêve d'écrivain n'est qu'une graine sans terre / Je suis seul au monde et le resterai jusqu'à la dernière... seconde.

Je la foudroyai du regard. Pour information, j'écrivais mieux que ça mais, en effet, ma prose s'inspirait beaucoup de mon côté sombre et morose. Seule Ellia était au courant. Personne d'autre qu'elle n'avait eu l'autorisation de lire mes œuvres. Contrairement à mes parents, Ellia connaissait ma vocation et son opinion était la seule qui comptait à mes yeux.

— Ah ! Ah ! Très drôle. Tu es dans la même galère que moi, Mademoiselle Projet Haute Couture. (Ma réplique chassa son sourire narquois.) As-tu annoncé à ton père que tu ne serais jamais ingénieure ? Je suis sûr qu'il a été anéanti quand il a appris que sa fille unique ne reprendrait pas l'entreprise familiale.

C'était notre truc de nous dire des vacheries, mais ma réflexion avait dû toucher la corde sensible parce qu'elle se redressa brusquement.

— O.K. ! C'est bon, s'exclama-t-elle tout en frottant le sable de son legging. On va organiser un coup d'État. Je refuse de passer le restant de notre première à me cacher. On a un an et demi devant nous pour convaincre nos familles qu'on veut autre chose. On n'est pas des marionnettes ou des avatars qui vivent par procuration.

Je brandis le poing.

— Rébellion !

*Elle me fusilla du regard.*

— *S'il te plaît, ne fais pas ça. C'est trop bizarre. Concluons un pacte. Faisons-nous une promesse, ici, maintenant. À partir d'aujourd'hui, on vit nos vies et on poursuit nos rêves. Quoi qu'il arrive, on ne sera jamais aussi coincés avec nos enfants. Promis ?*

*Elle me tendit la main pour que je la serre mais je préférerais entrelacer mes doigts dans les siens.*

— *Promis, répondis-je.*

*Ses doigts effilés serrèrent les miens.*

— *On s'arrêtera le jour où ton roman sera dans la liste des best-sellers du New York Times et où un mannequin super canon portera une de mes robes en couverture de Vogue. Si l'un de nous se perd, l'autre le ramène sur le bon chemin. Ça marche ?*

— *Ça marche. Quoi qu'il arrive.*

*Elle croyait en chaque mot prononcé et cela me donnait une raison valable d'essayer. D'espérer.*

*Une réponse à la question « Qu'est-ce qu'elle voyait en moi ? » aurait été la reconnaissance d'une personne égarée. Nous venions peut-être de milieux différents, mais nous parlions la même langue et nous portions le poids des espérances familiales. Ellia le cachait à merveille derrière son humour et son culot ; ses yeux marron emplis de tristesse, pourtant, suppliaient qu'on la libère. Je comprenais ce sentiment et qu'elle le veuille ou non, elle détenait aussi les clés de ma liberté.*

— *Une bonne chose de faite ! Bon, j'ai repris des forces. Allons-y pour le cardio. On fait la course jusqu'à la jetée. À vos marques, prêts... Partez !*

*Je n'étais pas debout qu'elle fonçait déjà sur le sable. À grandes enjambées maladroitement, elle courut jusqu'à la piste cyclable sinueuse menant en haut de la colline. Depuis le sommet, on pouvait contempler la plage et c'était le plus rapide pour se rendre sur la jetée.*

Elle leva le menton et poussa un rire sarcastique de victoire avant de pivoter et de me faire signe de la suivre. Je frottai le sable de mon short et pris mon temps pour la rattraper. Je pouvais largement la semer. Autant lui donner une longueur d'avance.

Si j'avais su que nous vivions là nos dernières minutes ensemble... Je l'aurais interceptée, je lui aurais demandé de m'attendre. Cette petite erreur de jugement allait me coûter cher. La sanction tomba sous la forme d'un cri perçant.

— Ellia ?

Son prénom sortit dans un souffle étonné, à la fois question et réponse. C'était elle, forcément. Une décharge d'adrénaline éclaira les recoins les plus sombres de mon imagination.

Je consacrai toute mon énergie à courir vers ce cri. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine, les muscles de mes jambes brûlaient sur la pente. Ellia n'était pas très loin, mais assez pour que je la perde de vue. Alors que j'abordais une courbe, il devint évident qu'elle n'avait pas poussé de deuxième cri. Sa voix ne me parvenait plus et les seuls pas que j'entendais étaient les miens.

— Ellia ! hurlai-je dans la pénombre.

Seuls les vagues et mon pouls rapide me répondirent.

La panique me saisit tandis que mes oreilles cherchaient un signe de vie – un gémissement, un gros mot, un autre cri à vous glacer le sang –, n'importe quoi d'autre que ce silence lugubre qui me donnait la chair de poule. Je priai pour découvrir une empreinte, un infime mouvement qui m'aiderait à la retrouver. Jamais je n'avais prié aussi fort de ma vie...

Je reculai le stylo de la page et m'arrachai les lunettes du nez. Comme les yeux me brûlaient, j'enfonçai les poings dans mes orbites. Ça n'empêcha pas les larmes de couler et de couler quand je tentai de poursuivre. Même si j'y voyais flou, il était clair que j'avais pondu un beau cha-



rabia. Les lettres ondulaient telles des vagues sur les lignes bleues du papier et débordaient dans la marge. Pas un seul mot n'était lisible.

Comme chaque soir de cette semaine. Peu importaient mes efforts, je n'arrivais pas à dépasser ce moment dans mon récit. Ces pensées ne pouvaient pas rester coincées dans mon cerveau et, pour le salut de ma santé mentale, je devrais me reposer à un moment ou à un autre. Depuis un mois, je dormais trois ou quatre heures, puis je m'installais à mon ordinateur ou je gribouillais dans mon cahier le restant de la nuit. Mes vieilles habitudes se retournaient contre moi.

Je fermai mon cahier et le laissai tomber par terre à côté de mon lit. Je devais me résigner : je n'écrirais rien de cohérent ce matin non plus. Mes pensées se bloquaient complètement dès que je décidais de coucher ce douloureux souvenir sur papier.

Je m'appuyai contre la tête de lit. Mon regard ricocha aux quatre coins de ma chambre avant de s'arrêter sur la pendule de mon bureau. Il me restait une heure avant de me préparer pour l'école. Je décidai qu'une bonne course m'aiderait à m'éclaircir les idées.

J'enfilai un short et un tee-shirt puis laçai mes baskets. Mon échauffement rituel consistait à recharger mon téléphone, attraper mes clés et m'ébouriffer les cheveux. Je descendis sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller mon père, et, après avoir bu une bouteille d'eau, je sortis par la porte de derrière.

De fines zébrures violettes dans le ciel m'indiquèrent que l'aube approchait. L'air était un peu froid pour un mois de février dans cette partie de la Californie. Une accélération de mon flux sanguin allait me réchauffer. Je me dirigeai

vers l'ouest et courus comme si ma vie en dépendait. L'air me cisailait les poumons et j'appréciais sa brûlure ; je la savourais, même. Le balancier de mes bras me propulsait telles des lames tranchant l'air. Dès que j'atteignis un rythme confortable, mon cerveau se déconnecta enfin et mon corps continua en pilote automatique. C'était bon de ne pas réfléchir. J'étais à peine conscient de l'impact du bitume sous mes pieds. Seule ma destination importait.

Le problème d'une déconnexion, c'est que le corps suit le plan de vol initial. La répétition avait programmé des itinéraires récurrents dans mon système. La seule manière de passer outre aurait été de faire un effort conscient pour changer de route, mais cela impliquait de réfléchir, ce qui était contraire à l'intention de départ.

C'est l'excuse que j'avais trouvée pour m'arrêter une nouvelle fois sur le trottoir en face de la maison d'Ellia. Un simple réflexe. Impossible de m'en empêcher.

Mon regard se posa sur la deuxième fenêtre à gauche et, dans un vrai acte de masochisme, j'attendis, plein d'espoir, que ma petite amie apparaisse derrière les rideaux. Elle ne se montrerait pas mais j'aimais penser que, d'une seconde à l'autre, elle allumerait sa lampe et me ferait signe qu'elle arrivait. Je l'imaginai en train de contourner la maison, passer à quatre pattes sous la fenêtre de ses parents, puis courir sur la pelouse pour me rejoindre au coin de la rue. Ce genre de vœu crée des mirages prodigieux – les prouesses du cerveau ne cesseront jamais de m'étonner. Poussées à leur maximum, elles vous feraient croire quasiment n'importe quoi.

## Chapitre 2

### Ellia

**L**e revoilà. Même heure, même endroit, tous les matins depuis une semaine. À exactement cinq heures trente, il émergeait du feuillage vert sombre de mes voisins d'en face, traversait les herbes hautes et réquisitionnait le trottoir pour faire sa gym. Le lampadaire lui servait à la fois de spot et de barre d'échauffement, tandis qu'il s'étirait, fléchissait les jambes et secouait les bras avant de partir au pas de course vers la plage.

Il disparaissait une quarantaine de minutes, puis il revenait au même endroit, dégoulinant de sueur ou d'eau de mer, si bien que son short lui collait aux cuisses tel du film plastique. Il se réappropriait alors le trottoir pour ses exercices de récupération. Les bons jours, j'entrapercevais ses abdos en béton quand il soulevait son tee-shirt pour s'essuyer le visage. Je mentirais si je disais que le spectacle ne valait pas le coup d'œil – ce mec était canon. Mais s'il voulait partir en tournée, je lui conseillerais d'oublier le tee-shirt et d'apprendre quelques pas de danse.

Il incarnait le prototype de l'ado californien – cheveux blond cendré, fine silhouette, bronzage intégral. Contrai-

rement aux autres surfeurs de Quintero, cependant, il était enveloppé d'une aura de tristesse et de mélancolie qui me parvenait par vagues, alors qu'il levait les yeux vers ma fenêtre. La lumière de ma chambre était éteinte mais l'intensité de son regard était telle qu'il semblait me voir derrière les voilages. C'était peut-être un mutant doté d'une super vision – non, peu probable. Pourtant...

Ce regard...

Le plus drôle, c'est que cette surveillance matinale ne m'effrayait pas. Je me demandais simplement pourquoi je me réveillais pile à l'heure où il apparaissait. Cinq heures trente. Tous les matins.

Après avoir regardé l'écran noir de mon téléphone, je pris la décision de briser la glace et d'aller lui parler. Nous n'avions pas eu de contact depuis que j'étais sortie de l'hôpital, une semaine plus tôt. Il devait penser que je l'évitais, ce qui n'était pas faux.

Depuis un mois, j'étais en phase d'ajustement – le moins qu'on puisse dire ! J'intégrais la fille du passé à la fille du présent et je comptais sur les photos et sur le monde extérieur pour remplir les blancs. Et dans ce monde extérieur, il y avait le garçon en sueur qui faisait des jumping jacks sur le trottoir d'en face en ce moment même.

J'enfilai un sweat et sortis sans bruit de ma chambre. Mes baskets à la main, tel un ninja, je passai sur la pointe des pieds devant la chambre de mes parents. J'évitai les lattes du plancher qui craquaient puis je descendis furtivement l'escalier et déverrouillai lentement la porte d'entrée. Ce n'est qu'une fois à l'extérieur, quand l'air du matin me rafraîchit le visage, que je laissai échapper le souffle que je retenais. Mes parents avaient l'ouïe particulièrement fine



Achévé d'imprimer en septembre 2017  
Par Normandie Roto Impression s.a.s à Lonrai  
Dépôt légal : octobre 2017  
N° 136010-1 (0000000)  
*Imprimé en France*